

« IL N'Y A RIEN DE PLUS ADMIRABLE QUE L'HOMME »

LA REDÉFINITION DE L'HUMANISME AU QUATTROCENTO

Michel DUBUISSON*

πάντων χρημάτων μέτρον ἐστὶν ἄνθρωπος
PROTAGORAS

Après avoir énoncé ses fameuses 900 thèses « *in omni genere scientiarum* », le « phénix des talents » du Quattrocento, Jean Pic de la Mirandole, se vit interdire de soutenance par la Curie romaine au motif que 13 d'entre elles n'étaient pas conformes à la doctrine de l'Église. Il n'en rédigea et diffusa pas moins l'exposé introductif qu'il aurait prononcé si la soutenance avait pu avoir lieu. Il s'agit d'un *Discours sur la dignité de l'homme* souvent considéré comme le manifeste par excellence de l'humanisme, même si un tel texte, en 1486, s'inscrit dans une tradition déjà longue : après Pétrarque (dans le *De remediis utriusque fortunae*), Antonio da Barga, Bartolomeo Facio et surtout Giannozzo Manetti avaient déjà pris leur plus belle plume pour répondre à un texte d'Innocent III vieux de plus de deux siècles, le *De miseria humanae conditionis*.

Mais le texte de Pic a effectivement eu un retentissement bien supérieur aux précédents, sans doute parce qu'il va plus loin qu'aucun d'entre eux sur la voie de ce qu'on pourrait appeler l'humanisme intégral. Dieu, ou plutôt le « divin artisan », n'en est évidemment pas absent, mais son rôle, il faut bien l'avouer, est des plus réduits : il a décidé « qu'à celui à qui il ne pouvait rien donner en propre serait commun tout ce qui était en propre à chaque créature », l'a placé au milieu du monde et lui a dit : « je ne t'ai donné ni place déterminée, ni visage propre, ni don particulier, ô Adam, afin que ta place, ton visage et tes dons tu les souhaites, les obtiennes et les conserves par toi-même. La nature enferme les autres créatures en des lois établies par moi-même. Mais toi, que ne limite aucune contrainte, c'est par ton propre arbitre, aux mains duquel je t'ai confié, que tu te définis toi-même. Je t'ai placé au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler autour de toi ce que le monde contient. Je ne t'ai fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel, afin qu'en charge et disposition de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur ».

Un tel « humanocentrisme » aux accents presque sartriens évoque inévitablement la formule fondatrice de l'humanisme, le fragment 1 de Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses », une phrase indubitablement connue de Pic, puisqu'elle nous a été transmise par Platon (dans le *Théétète*). Mais la première phrase du *Discours* contient une autre référence à un texte non

* Ce texte est celui d'une communication faite au *Congrès international Eurosophia*, « Une identité culturelle pan-européenne : l'humanisme classique euro-méditerranéen et son enseignement », qui s'est tenu à Limoges du 19 au 21 décembre 2002. Il a été publié dans les *Actes* du congrès (Limoges, Pulim, 2005, p. 83–88).

moins célèbre, référence qui n'a pas toujours été perçue ou du moins qui n'a pas retenu toute l'attention souhaitable. « Révérends Pères — dit Pic —, j'ai lu dans les textes des Arabes que le Sarrasin Abdallah, à qui l'on demandait ce qui, dans cette sorte de scène qu'est le monde, était le spectacle le plus digne d'admiration, répondit qu'il n'y avait pas de spectacle plus admirable que l'homme ». On s'épargnera la peine inutile de parcourir toute la littérature arabe pour identifier l'Abdallah en question, d'abord parce que ce nom, pris isolément, est à peu près aussi commun qu'en France Martin ou Dupont, et que si Pic avait voulu (comme on l'a avancé sans toutefois parvenir à retrouver le passage) renvoyer ici, par exemple, à Abdallah ibn al-Muqaffa, il l'aurait, selon toute apparence, désigné par son nom le plus spécifique, mais surtout parce que cette affirmation du caractère merveilleux de l'homme fait d'emblée songer à une tradition bien plus européenne et à une racine plus immédiate, en l'occurrence le chœur de l'*Antigone* de Sophocle :

Πολλὰ τὰ δεινὰ κούδ' ἐν ἀν-
θρώπου δεινότερον πέλει

Pourquoi ne pas citer ouvertement Sophocle et se réfugier derrière un Abdallah de fantaisie ? Sans doute par une affectation dont Pic est coutumier — il ne dédaigne pas de mettre en avant ses connaissances plus étendues et plus diverses que celles de ses contemporains, et d'appeler à son aide tant la Kabbale que les textes arabes ; sans doute aussi par goût de la provocation : l'invocation devant les pieux membres de la Curie romaine d'un Arabe, qualifié de Sarrasin qui plus est, n'eût certes pas manqué de causer d'entrée quelques remous... si ce texte avait été destiné à être effectivement prononcé. Il y a peut-être une autre raison encore. En ces temps où la chasse aux manuscrits était devenue, depuis au moins le Pogge, un véritable sport national en Italie, avec toute l'émulation que cela suppose, il n'allait pas toujours de soi, si on était seul à connaître un manuscrit particulièrement précieux, qu'on le mette à la disposition du public, et Pic n'avait pas nécessairement envie de faire savoir à tous qu'il avait sous la main le manuscrit par excellence de Sophocle, celui sur lequel repose encore toute notre tradition, le Laurentianus XXXII, 9 qu'il avait tout loisir de consulter à l'aise dans la bibliothèque de son ami et protecteur Laurent de Médicis.

Mais le plus important en l'occurrence est qu'une réaffirmation du caractère exceptionnel de l'homme, un plaidoyer pour l'humanisme, ne se conçoit pas sans une référence, même masquée, à l'Antiquité classique. Le mot lui-même est récent, comme on sait, et allemand (*Humanismus*) ; mais il y a des « humanistes » dès le Quattrocento. À vrai dire le mot « *umanista* » a alors un sens bien plus précis : dans l'argot des étudiants italiens, de même que le *giurista* est le professeur de droit, l'*umanista*, c'est le professeur de lettres, classiques s'entend. C'est comme si les lettres étaient le moyen privilégié de l'accès à la vraie humanité, cette *humanitas* dont Sénèque dit qu'elle est ce qui fait l'homme pleinement homme¹.

Or il s'agit là de la conception des Anciens eux-mêmes. L'*humanitas* est associée par Cicéron à la culture littéraire, *litterae*², à l'enseignement, *doctrina*³, et à l'art de la parole⁴, et par Pline à l'usage du

¹ *Ipsa... humanitas, ad quam homo effingitur* (Lucilius, 65, 7).

² *Vt me patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulo loqui liberius* (Pour Archias, 3).

³ *Qui modo cum Musis, id est cum humanitate et cum doctrina, habeat aliquod commercium* (Tusculanes, V, 66).

⁴ *Quid esse potest in otio aut iucundius aut magis proprium humanitatis quam sermo facetus ac nulla in re rudis ?* (De l'orateur, I, 32).

papier⁵. Et quand il tente de mettre de l'ordre dans les sens et les emplois du mot, Aulu-Gelle s'exprime on ne peut plus clairement :

« Ceux qui ont créé les mots latins et qui en ont fait un usage correct ont appelé *humanitas* à peu près ce que les Grecs dénomment *Paideia* et nous instruction et formation dans les “bons arts,..”. Ceux qui y aspirent et les recherchent avec sincérité, ceux-là sont pleinement humains. Car le soin et la pratique de cette science n'a été donnée qu'à l'homme, seul entre tous les êtres vivants, et c'est pour cette raison qu'on l'a appelée *humanitas*. »⁶.

Ce qui rend l'homme pleinement homme est donc la pratique assidue des lettres, et des lettres aussi bien grecques que latines. Car qui dit culture romaine dit référence constante aux prédécesseurs grecs. Les deux langues sont inséparables et s'appuient l'une sur l'autre, comme le proclament à maintes reprises Cicéron, Pline ou Quintilien et comme le symbolise l'expression *utraque lingua* : tel sera le leitmotiv constant des Renaissants, qu'il s'agisse de Pétrarque dans sa lettre à Homère, de Salutati invitant Emmanuel Chrysoloras à venir faire d'une façon pour la première fois institutionnelle et officielle des cours de grec à Florence⁷, ou du Pogge dans son éloge funèbre de Niccolo Niccoli. Barbaro recommande encore à Pic (lettre d'avril 1485) de perfectionner son grec parce qu'on ne saurait écrire parfaitement le latin sans avoir une connaissance approfondie du grec.

C'est donc à une résurgence de l'*humanitas* classique que l'on assiste dans l'Italie du Quattrocento. Pourquoi s'est-elle produite précisément là et à ce moment ? Sans vouloir faire du déterminisme a posteriori, il me semble possible de fournir au moins des éléments de réponse. Il y avait en fait bien des points communs entre l'époque de Cicéron et celle de Pétrarque ou de Pic : littérairement, d'abord, l'une comme l'autre est « un tout petit monde » où tous les intellectuels se connaissent personnellement et se rencontrent régulièrement, et diffusent leurs textes de la même façon, par les lectures publiques et l'échange de lettres et de copies manuscrites. Politiquement, l'Italie du nord, d'où sont originaires et où travaillent la majorité des humanistes, est une sorte d'Antiquité ressuscitée : des Etats-cités dont la vie politique est faite de luttes internes entre blancs et noirs ou guelfes et gibelins, c'est-à-dire oligarques et démocrates, ou *optimates* et *populares*, avec à l'occasion, dans la Florence des Médicis, la Milan des Visconti et des Sforza ou la Ferrare des Este, l'émergence de cette primauté de fait d'un seul homme que les Romains appelaient le principat et qui, parfois, évolue vers un système dynastique.

Rien d'étonnant dès lors à ce que ces humanistes se soient sentis de plain-pied avec l'époque de Cicéron et se soient considérés comme des Anciens « re-nés » ; leur cadre de vie et leurs problèmes étaient les mêmes que ceux de leurs modèles, tout comme leur façon de les envisager.

⁵ *Cum chartae usu maxime humanitas uitae constet, certe memoria* (*Histoire naturelle*, XIII, 68).

⁶ *Qui uerba Latina fecerunt quique his probe usi sunt 'humanitatem' (...) appellauerunt id propemodum quod Graeci paideian uocant, nos eruditionem institutionemque in bonas artis dicimus. Quas qui sinceriter percipiunt adpetuntque, hi sunt uel maxime humanissimi. Huius enim scientiae cura et disciplina ex uniuersis animantibus uni homini data est idcircoque 'humanitas' appellata est.* (XIII, 17, 1).

⁷ *Nos autem (...) satis credimus et Grecos Latinis et Latinos Grecis additis litteris semper eruditiores euasisse* (Lettera della Signoria di Firenze, per mano di Coluccio Salutati, ad Emanuele Crisolora, 1396).

Ainsi les divers débats qui passionnèrent le monde intellectuel italien à la fin du Trecento et au Quattrocento n'avaient-ils rien d'artificiel et d'érudit. Le débat récurrent sur le « cicéronianisme », lancé par Pétrarque faisant écho au célèbre songe de saint Jérôme, et relancé par le Pogge, quand il donna tout le retentissement dont il était capable à sa redécouverte de Quintilien, a des implications très concrètes : l'éloquence est-elle une pure technique, un ensemble de procédés permettant de convaincre n'importe qui de n'importe quoi, ou est-elle indissociable d'un certain idéal moral, d'une conception globale de la vie ?

On retrouvera des enjeux politiques dans le débat sur la précellence des généraux, Scipion l'Africain ou César, entre le même Pogge et Guarino. On se rend vite compte, à lire les pièces du dossier, que ce qui est en cause est tout autre chose qu'un passe-temps d'érudits susceptibles. Scipion est le symbole de la « république » et de la liberté ; César (à l'origine, il n'est pas inutile de le rappeler, des Kaiser du Saint-Empire romain de la nation germanique défendus par les gibelins) est le fossoyeur de cette même liberté, et dès lors le destructeur de toute vie intellectuelle digne de ce nom : et le Pogge de dresser un tableau quasi uchronique d'une mort des lettres latines entraînée par le pouvoir personnel de César. C'est bien d'un humanisme civique et engagé qu'il s'agit, non d'un slogan creux et consensuel.

On le verra à nouveau à l'œuvre à la génération suivante, celle de l'aube des sciences philologiques et de la critique. Les chasseurs de manuscrits se sont transformés en éditeurs. Là aussi il y a un enjeu concret. Qu'on songe aux mobiles de Laurent Valla dénonçant la Donation de Constantin : cette remise en question des fondements du pouvoir temporel des papes était destinée avant tout à légitimer les ambitions d'extension au nord d'Alphonse d'Aragon. Le même Valla aura avec le Pogge, en 1452–1453, un débat souvent vif, suivi avec passion par tout ce que l'Italie compte de lettrés, sur les modèles à suivre par les auteurs néo-latins : faut-il, comme le soutient le Pogge, s'en tenir au seul Cicéron, oracle et tables de la Loi à lui tout seul, ou doit-on avoir de l'*elegantia Latina* une vision plus historique et plus critique ? « La dimension de la philologie engendre celle de l'historicité », comme le dit lumineusement Procacci : c'est, ne nous y trompons pas, tout l'esprit scientifique moderne qui est en germe dans les positions de Valla, comme plus tard dans celles de Politien face à Cortese. Il ne s'agit pas, pour ces vrais humanistes, d'imiter les Anciens au sens où l'on se contenterait de les reproduire ou de les singer ; il s'agit de retrouver le secret de leur attitude autonome, lucide, critique — en fait de leur humanisme.

Ainsi la Renaissance italienne, après l'Antiquité qu'elle fit revivre, nous laisse-t-elle un triple message à méditer.

D'abord, et sans doute avant tout, que l'humanisme n'est pas un concept creux et passe-partout qu'on pourrait mettre à toutes les sauces, qui servirait à jeter sur toutes les dissensions le voile pudique du consensus mou. C'est un choix de pensée et de vie, un engagement, pour ne pas dire un combat, ce qui implique la défense de certaines valeurs mais aussi le rejet de certaines autres⁸.

Ensuite que cet humanisme qui remonte aux Anciens a été réinventé et redessiné par les « humanistes » précisément dans la mesure où ils se sentaient de plain-pied ou en parfaite communion avec eux, ce qui impliquait leur fréquentation assidue, voire quotidienne.

⁸ Je rejoins, par de tout autres voies, les positions d'Ed. DELRUELLE, *L'humanisme, inutile et incertain ?*, Bruxelles, 1999.

Enfin qu'il est inséparable, dans notre tradition européenne, de la pratique assidue des deux langues classiques, dont la lecture, mais aussi l'écriture, définit l'*umanista* à la base.

Peut-on former le souhait que leur pratique et leur enseignement (leur vraie pratique et leur véritable enseignement, bien entendu, non l'accès à la « civilisation » à travers des traductions) contribuent à relancer aujourd'hui un humanisme non moins redéfini et ressourcé ?